

50 113 211  
6 PAGES  
5 CENTIMES  
Fondé en 1893

ABONNEMENTS 3 MOIS 6 MOIS 1 AN  
Nord et Départements limitrophes... 4 fr. 50 9 fr. 18 fr.  
Autres départements... 5 fr. 50 11 fr. 22 fr.  
Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE  
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal  
et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger  
Mardi 1er Janvier 1907

**A nos Amis, à nos Lecteurs**  
Nos meilleurs Souhaits pour 1907  
Nos Ateliers et nos Bureaux étant fermés à l'occasion du Premier jour de l'An, notre journal ne paraîtra pas demain.

## Le Monopole de l'Alcool

Dans son éloquent et très solide discours au Sénat, Sigallas s'est fort judicieusement exprimé et il a dit que le monopole de l'alcool pourrait fournir aux retraites ouvrières de puissantes ressources. La est, selon nous, la véritable solution.

L'idée du monopole de la rectification de l'alcool fut découverte et mise en circulation par mon éminent maître et excellent ami, M. Emile Aiglave, aux environs de 1879. Professeur de premier ordre à l'École de droit, républicain sincère, privé de sa chaire au Seize-Mai pour cause de propagande démocratique, particulièrement apprécié de Gambetta qui fut fait de lui, s'il est véru, un député et un ministre des finances, Aiglave avait déjà commencé à donner sa mesure en 1871 en proposant, comme l'on recherche les moyens de rétablir l'équilibre financier rompu par les dépenses de la guerre, une refonte des taxes sur le tabac que le gouvernement français, dans la commission du budget adoptée quinze jours après, sans presque aucune modification, sauf pour la mise en adjudication des bouilleurs de tabac qui fut repoussée. Et de toutes les taxes fiscales proposées à cette époque, celle dont nous parlons est peut-être la seule qui ait complètement réussi, en ce sens qu'elle seule a donné exactement le produit calculé, quarante-deux millions.

Lorsque Aiglave émit l'idée du monopole de la rectification de l'alcool, il fut tout l'autorité financière de son époque, car elle ne fut pas, en France, considérée comme une folle pensée. Le tranger lui fit un meilleur accueil. Le gouvernement allemand en adopta les bases principales, combinées, il est vrai, avec d'autres mesures, dans un système mixte, qui pourrait être aisément transformé.

En 1893, les gouvernements d'Autriche et de Hongrie manifestèrent officiellement devant les Chambres, sans rencontrer d'opposition, un sentiment tout à fait favorable au principe du monopole de la rectification, qu'ils promettaient d'organiser l'année suivante. Promesses de gouvernants, que certains groupements d'intérêts particuliers ont réussi à tenir jusqu'en 1906.

En Suisse, dès 1882, M. Aiglave fut appelé à développer son système. Le Conseil fédéral l'étudia scrupuleusement, et décida l'application, et depuis une dizaine d'années environ le monopole de la rectification de l'alcool fonctionne dans cette petite et si intéressante république, à la satisfaction générale.

Même succès en Russie. Le ministre des finances d'alors, c'était, je crois, M. Witte. Il eut tout à fait l'air de décider d'adopter définitivement. La première application se fit à Perm et dans les provinces orientales : le succès fut complet. Les expériences ont été graduellement étendues et le vaste empire de Russie est actuellement soumis, sur une très grande partie de son territoire, plus ample qu'elle seule que la France, l'Allemagne et l'Italie réunies, au monopole de la rectification de l'alcool.

Il va de soi que le fond du système étant partout le même, l'application présente, selon les pays, des variantes nécessaires qui découlent de la différence des gouvernements, des intérêts et des régions.

« Avant peu, écrivait voici dix ans M. Aiglave, on constatera ces résultats, avant peu, les deux tiers de l'Europe, près de deux cent millions d'hommes, vivront sous le régime bienfaisant du monopole de l'alcool. La France ne l'aura pas encore. Nous avons étonné autrefois le monde par notre audace ; nous l'étonnerons aujourd'hui par notre prudence. Nous ne voulons plus rien faire de nouveau jusqu'à ce que tous les autres l'aient fait avant nous. » Critique trop juste, hélas ! mais qui, nous l'espérons, ne sera pas toujours vraie.

En France donc, les efforts de M. Aiglave furent longtemps isolés. Tandis que, dans le reste de l'Europe, tous les gouvernements, tous les chefs de peuples se faisaient un devoir, découlant de leurs fonctions, d'interroger le professeur français, de lui envoyer des ambassadeurs, de s'initier à son système et d'en préparer l'application dans le double but de combattre l'alcoolisme, cet effrayant fléau, et de se procurer, sans surcharge d'impôts, de considérables ressources fiscales, notre pays n'écouait que d'une

oreille distraite ces théories qui passionnaient au dehors le monde politique. Pas un collège électoral ne fit à Aiglave l'honneur d'un siège. Pas un député ne prit pendant longtemps, son projet sous sa protection. Ce ne fut qu'en 1890 que Maujan, séduit par tout ce qu'avait d'attrayant et de pratique, de politique et de juste, le système d'Aiglave, en fit la base de sa proposition de loi pour la réforme générale de l'impôt.

D'autres propositions vinrent ensuite, toutes sorties de la même source. Elève et ami d'Aiglave, dès mon arrivée au Parlement, je déposai, pour ma part, en 1904, sous forme de proposition de loi, le projet d'Aiglave. Ma proposition fut reprise en 1902 et en 1906, et c'est une des grandes joies que je dois à mes admirables électeurs de la 2e circonscription de Toulon, une des plus grandes fiertés qu'ils m'ont fait éprouver que de me permettre de m'associer à mes deux maîtres si éminents, Léveillé et Aiglave, en faisant passer le projet de la Chambre, dans l'ordre de la loi, la proposition de loi insaisissable et en propagant le projet d'Aiglave sur le monopole de l'alcool. Notre propagande a besoin d'efforts encore, nombreux et actifs. Mais nous avons l'espoir d'aboutir. Car, ainsi que j'avais l'honneur de le dire à la Chambre, dans l'exposé des motifs de ma proposition, cette mesure est la seule efficace pour enrayer le progrès de l'alcoolisme ; elle joint à cet avantage, déjà suffisant par lui-même, celui d'assurer plus d'élasticité à notre système fiscal, de favoriser notre viticulture si éprouvée et de fournir à l'État les premiers éléments de ces caisses de retraites pour les travailleurs, si justement désirées, dont la présente Chambre a adopté le principe, réglé le fonctionnement et auxquelles il faut maintenant assurer les ressources nécessaires.

Voilà, à notre avis, plus de raisons qu'il n'en faut pour nous donner l'assurance que notre propagande ne sera pas vaine.

Louis MARTIN, Député.

## LIBRES PROPOS

### Salut au mort !

L'an 1906 n'est plus !  
Nous ne voulons pas le laisser rentrer dans l'histoire, sans lui donner un salut républicain et socialiste.

Il a droit à nos hommages reconnaissants. Pendant, en effet, qu'au long du calendrier, se sont égrenés ses 365 jours, l'œuvre de rénovation sociale a pu s'achever.

Des lois ouvrières sont nées qui en engendreront forcément de nouvelles et de plus étendues ; les idées d'humanité et de justice se sont développées et, enfin, révolution colossale, l'État, dépouillant ses peurs antiques, a répudié tout commerce avec les Églises, c'est-à-dire avec la superstition.

Enfin, nous vivra dans le souvenir des générations futures, comme une année de bonté et de raison ; il a fermé la porte aux partis de réaction et frayé la route à la Solidarité qui, insensiblement et tout droit, nous conduira au Socialisme libéral, son œuvre nationale.

Un point de vue extérieur, si 1906 a vu s'accumuler, à certains moments, de menaçants nuages, il s'est empêché qu'ils se répandissent en pluie de sang.

Un redoutable Algérisas.

En bien, Algérisas passa sans que nul conflit n'en surgit.

Si 1907 soit être aussi sage que son devancier, ce n'est pas de ce côté, que soufflera la guerre meurtrière et avilissante.

Sans doute, 1906 n'a pas satisfait tout le monde et Rome, notamment, lui jette ses plus vifs et anathèmes.

Mais c'est précisément là qu'est sa gloire et une gloire d'autant plus pure que la Séparation s'est faite sur les bases de la tolérance et de la liberté.

Faut-il craindre que cet acte nécessaire n'influe sur les destinées de l'an neuf ? Guillaume II épousera-t-il les querelles du Pape ? C'est à notre diplomatie de déjouer d'aussi infâmes complots. Stimulée par un chef avisé et prudent, elle n'y manquera pas.

En résumé 1907 peut accepter, les yeux fermés, l'héritage de 1906.

Et, pour notre part, nous souhaitons que l'an neuf suive les traces de l'an vieux, de ce bon vieux an qui s'est éteint doucement comme frappait le dernier coup de minuit, tout à l'heure.

Salut à ce mort !

G. SIAUVE-EVAUSY.

## BEAUX TRAITEMENTS

En compensation des annués qu'il a eus avec la police américaine, le ténor Caruso rapporte de la-bas une somme de dollars. Le temps n'est plus où les artistes lyriques se touchaient six cent francs par an, comme la Guimard.

C'est sous la direction Véron, assure-t-on, que les traitements des premiers solistes, à l'Opéra, ont été augmentés de façon sensible. La Tagliani gagnait 36.000 francs ; Fanny Essler, 46.000 ; Carotta Gusi, 42.000 ; la Cervino, 45.000 ; la Rossié, 40.000 ; la Gatti, 30.000. Si, en restant par là, on ajoute les corps de ballet, nous cherchons un peu plus près de nous, nous voyons que Mme Chabaud, nous, nous obtiendrait, aux Opéras, 30.000 francs ; Barollet, 60.000 ; Levasseur, 45.000 ; Mère, 30.000 ; Messer, 30.000 ; Mlle Falcon, 50.000 ; Mme Dorus-Gras, 45.000 ; Mme Rosier, 50.000 ; Mme Sophie Cruvel, 100.000 francs !

Une statistique faite vingt ans plus tard, c'est-à-dire aux dernières années de l'Empire, nous donne le tableau suivant pour les premiers artistes de l'Académie nationale de musique : Naudin, 110.000 francs ; Faure, 90.000 ; Guymard, 72.000 ; Villaret, 45.000 ; Mme Guymard, 50.000 ; Mme Marie Sasse, 60.000.

Il y a une dizaine d'années, le baryton Lesalle touchait 11.000 francs par mois à l'Opéra ; Jean de Reszák, 6.000 ; son frère Edouard, 5.000. Le ténor Escalviel avait 45.000 francs par an. M. Chabaud 48.000. Mme Rose Caron avait, lorsqu'elle a quitté l'Académie nationale de musique, 85.000 francs par an. Le ténor Alvarez touchait plus de 100.000 francs et le baryton Renaud près de 20.000 francs.

## CHRONIQUE

# LE "THÉÂTRE POUR TOUS"

Profitant de la présence à Lille de Mévisto, un de nos collaborateurs entretient l'excellent artiste des réformes théâtrales de Briand, et lui demande son sentiment sur le projet de « Théâtre Populaire »

Pour mon excellent ami Aristide Briand.

Mévisto est à Lille : Mévisto dont le nom est lié à toutes les tentatives de rénovation de l'art théâtral, Mévisto est en ce moment au Théâtre-Kursaal où il assure, avec le concours d'une phalange d'acteurs vaillants et probes, la parfaite exécution d'un programme dont l'objectif est de Feydeau à Clemenceau, de Jules Renard à Paul Gavault.

J'ai voulu, l'autre soir, rencontrer ce prestigieux artiste et l'entretenir de l'impulsion nouvelle qu'on paraît vouloir donner à son art, dans les sphères officielles.

Après la traversée aventureuse d'une scène en branle-bas, le machiniste qui m'accompagne gracie à une porte.

— M. Mévisto, c'est peut-être un peu tard, j'entre, L'accueil est plutôt sanglier.

— A quatre pattes », dans un coin de la loge, un homme est accroupi qui frole consciencieusement d'une veste de couleur blanc, le parer peut-être.

Je me penche cependant. Et Mévisto, car c'est bien lui, m'explique son étrange occupation.

— Vous voyez, je suis ma veste. Ces animaux-là ne se soucient pas, à Lyon, de la fleur blanche. Une veste si bien colorée !

— Un bon diable est sur ses pieds. Et il m'apparaît dans son costume de « Chemineau », maillot de corps et large pantalon de velours défranché.

Mévisto est un homme de quarante ans environ, grand, sveltes et très vigoureux. Malgré l'enjouement des paroles, son visage



MEVISTO

reste généralement grave et presque dur. Pourtant le teint très clair et rosé semble éveiller une herosité saxonne ; et le cheveu blond se rarifie sur le sommet de la tête, le visage aux traits marqués, aux lèvres un peu épaissies, accuse la bonté, l'énergie et la sensibilité. — et des yeux bleus très vifs déclarent d'un regard qui déballe l'observateur passionné.

J'explique mon invasion :

— M. Mévisto, vous êtes à Lille pour quelques jours, je profite de l'occasion pour venir vous parler théâtre, et surtout théâtre populaire. Ne m'intriguez pas avant d'avoir entendu tout ce que je veux vous dire.

— Antoine, votre vieux camarade, votre frère d'armes, que Briand vient d'appeler à la direction du second Théâtre Français, s'est fait interviewer de ce et de là par un tas de gens. Même il a publié, en un sensationnel premier-Paris, la traditionnelle « Lettre au Public et à MM. les Abonnés », par laquelle tout nouveau directeur inaugure son entrée en fonctions.

« Il n'est pas jusqu'à Gémier, — qu'on appelle votre élève, — qui n'ait éprouvé le besoin de se faire imprimer tout ça, n'est-ce pas ? »

— Antoine, avec qui vous fîtes la révolution, Gémier à qui vous montrâtes à dresser des barricades, ont complaisamment vidé tout leur sac à projets dans les feuilles publiques.

Mévisto ne peut, à cet instant, dissimuler un geste d'ennui. Je persiste :

— Ne prenez pas cet air féroce. Je n'ai pas fini. Antoine, dont vous fîtes le pendant, Antoine qui fut votre honneur, si José dire, aux temps héroïques de la fondation du Théâtre-Libre, et Gémier, votre disciple à tous deux, ont maintenant pignon sur rue. Ils me font un peu l'effet de ces anciens communaux que la troisième République appela au Ministère.

« Cependant, vous promenez à travers la France votre fierté de révolutionnaire impénitent. A Paris, la brèche étant faite, par où sont passés vos compagnons et vos cadets, vous vous précipitez à la conquête de la province. Hier à Lyon, à Lille aujourd'hui, où serez-vous demain ? Cette existence vous séduirait-elle au point que vous ne cherchiez pas à vous fixer ? Ou bien êtes-vous vraiment le serviteur, le serviteur, que certains prétendent, ayant les milieux d'intrigues, abhorrent les démarches insistantes et, comme on dit au théâtre, restant volontiers au loin quand tant d'autres se pressent à la face ? »

Un silence, peut-être embarrassé, accueille ma harangue. Je suis abîmé trop loin, me souviens, et Mévisto qui voit où je veux en venir, essaye de répondre à côté :

— Ah ! notre Théâtre Libre, dit-il, tout songeur et un peu triste. « J'ai toujours rêvé d'en écrire un jour l'histoire... mais la vraie histoire, des celle que d'autres ont racontée.

qui aient intérêt à la défigurer. Ce fut pour moi une grosse peine quand je le quittai. Et, qui elle fit parler d'elle notre vaillante troupe d'amateurs, Antoine, l'employé du Gaz Parisien, Mévisto, le courrier de la Maison Hachette, et les autres, des comédiens, des cabotins, des basochiens. Mais vous, avais des charges, et je ne suis pas au Cas-Congest, il faut bien vivre. Je changeais mes Joyeux à la « Scène ».

— E vous jouez presque en même temps « Maza » et « Gismonda » chez Sarah Bernhardt.

— Je donnais la pantomime à Montmartré.

— Et vous créez, à l'« Œuvre », la « Gloche Égoulie », d'Hauptmann, et « Au-delà des Fées », de Bjornstern.

— Mais en tournée un peu partout.

— Et indépendamment de votre rôle dans l'ensemble, vous êtes, dans ces tournées, obligé de se soucier de faire, au post-levé, toute l'éducation artistique de ses excellents. Ces amateurs pénibles de votre existence d'artiste, que vous énumérez avec une pointe un peu dédaigneuse, sont vos meilleurs élèves. Ce sont eux qui ont le plus grand intérêt à ce que vous fassiez, dans ces tournées, un bon théâtre, un théâtre qui ne soit pas un théâtre de spectacle, un théâtre qui ne soit pas un théâtre de spectacle, un théâtre qui ne soit pas un théâtre de spectacle.

— Vous voyez, je suis ma veste. Ces animaux-là ne se soucient pas, à Lyon, de la fleur blanche. Une veste si bien colorée !

— Un bon diable est sur ses pieds. Et il m'apparaît dans son costume de « Chemineau », maillot de corps et large pantalon de velours défranché.

Mévisto est un homme de quarante ans environ, grand, sveltes et très vigoureux. Malgré l'enjouement des paroles, son visage

qui aient intérêt à la défigurer. Ce fut pour moi une grosse peine quand je le quittai. Et, qui elle fit parler d'elle notre vaillante troupe d'amateurs, Antoine, l'employé du Gaz Parisien, Mévisto, le courrier de la Maison Hachette, et les autres, des comédiens, des cabotins, des basochiens. Mais vous, avais des charges, et je ne suis pas au Cas-Congest, il faut bien vivre. Je changeais mes Joyeux à la « Scène ».

— E vous jouez presque en même temps « Maza » et « Gismonda » chez Sarah Bernhardt.

— Je donnais la pantomime à Montmartré.

— Et vous créez, à l'« Œuvre », la « Gloche Égoulie », d'Hauptmann, et « Au-delà des Fées », de Bjornstern.

— Mais en tournée un peu partout.

— Et indépendamment de votre rôle dans l'ensemble, vous êtes, dans ces tournées, obligé de se soucier de faire, au post-levé, toute l'éducation artistique de ses excellents. Ces amateurs pénibles de votre existence d'artiste, que vous énumérez avec une pointe un peu dédaigneuse, sont vos meilleurs élèves. Ce sont eux qui ont le plus grand intérêt à ce que vous fassiez, dans ces tournées, un bon théâtre, un théâtre qui ne soit pas un théâtre de spectacle, un théâtre qui ne soit pas un théâtre de spectacle, un théâtre qui ne soit pas un théâtre de spectacle.

— Vous voyez, je suis ma veste. Ces animaux-là ne se soucient pas, à Lyon, de la fleur blanche. Une veste si bien colorée !

— Un bon diable est sur ses pieds. Et il m'apparaît dans son costume de « Chemineau », maillot de corps et large pantalon de velours défranché.

Mévisto est un homme de quarante ans environ, grand, sveltes et très vigoureux. Malgré l'enjouement des paroles, son visage

reste généralement grave et presque dur. Pourtant le teint très clair et rosé semble éveiller une herosité saxonne ; et le cheveu blond se rarifie sur le sommet de la tête, le visage aux traits marqués, aux lèvres un peu épaissies, accuse la bonté, l'énergie et la sensibilité. — et des yeux bleus très vifs déclarent d'un regard qui déballe l'observateur passionné.

J'explique mon invasion :

— M. Mévisto, vous êtes à Lille pour quelques jours, je profite de l'occasion pour venir vous parler théâtre, et surtout théâtre populaire. Ne m'intriguez pas avant d'avoir entendu tout ce que je veux vous dire.

— Antoine, votre vieux camarade, votre frère d'armes, que Briand vient d'appeler à la direction du second Théâtre Français, s'est fait interviewer de ce et de là par un tas de gens. Même il a publié, en un sensationnel premier-Paris, la traditionnelle « Lettre au Public et à MM. les Abonnés », par laquelle tout nouveau directeur inaugure son entrée en fonctions.

« Il n'est pas jusqu'à Gémier, — qu'on appelle votre élève, — qui n'ait éprouvé le besoin de se faire imprimer tout ça, n'est-ce pas ? »

— Antoine, avec qui vous fîtes la révolution, Gémier à qui vous montrâtes à dresser des barricades, ont complaisamment vidé tout leur sac à projets dans les feuilles publiques.

Mévisto ne peut, à cet instant, dissimuler un geste d'ennui. Je persiste :

— Ne prenez pas cet air féroce. Je n'ai pas fini. Antoine, dont vous fîtes le pendant, Antoine qui fut votre honneur, si José dire, aux temps héroïques de la fondation du Théâtre-Libre, et Gémier, votre disciple à tous deux, ont maintenant pignon sur rue. Ils me font un peu l'effet de ces anciens communaux que la troisième République appela au Ministère.

« Cependant, vous promenez à travers la France votre fierté de révolutionnaire impénitent. A Paris, la brèche étant faite, par où sont passés vos compagnons et vos cadets, vous vous précipitez à la conquête de la province. Hier à Lyon, à Lille aujourd'hui, où serez-vous demain ? Cette existence vous séduirait-elle au point que vous ne cherchiez pas à vous fixer ? Ou bien êtes-vous vraiment le serviteur, le serviteur, que certains prétendent, ayant les milieux d'intrigues, abhorrent les démarches insistantes et, comme on dit au théâtre, restant volontiers au loin quand tant d'autres se pressent à la face ? »

Un silence, peut-être embarrassé, accueille ma harangue. Je suis abîmé trop loin, me souviens, et Mévisto qui voit où je veux en venir, essaye de répondre à côté :

— Ah ! notre Théâtre Libre, dit-il, tout songeur et un peu triste. « J'ai toujours rêvé d'en écrire un jour l'histoire... mais la vraie histoire, des celle que d'autres ont racontée.

son frère, — n'a point songé à vous faire à sc côtés, dans sa grande maison d'homme, la place qu'il doit à celui qui fonda avec lui « Théâtre Libre » ?

— Et pourquoi donc voulez-vous qu'Antoine me fasse une place ? Il est entouré d'artistes de haute valeur : de Max, dont la merveilleuse puissance d'adaptation, mise en œuvre notamment dans le « César », lui permet d'évoquer avec le maximum de fidélité les personnages imprévisibles de la légende shakespearienne ; Sinoir qui, dans ce qu'on est convenu d'appeler le théâtre moderne, apporte ses qualités d'adresse, de divination et de bonne volonté ; Chelies, un comédien de « bonne école » ; Garnon, un artiste scientifique, sobre et discret ; bref, une troupe excellente, mise au point par le roi des metteurs en scène.

— Mais Antoine va-t-il jouer à l'Odéon les mêmes œuvres qu'à son théâtre du boulevard à Strasbourg ? Ou bien, va-t-il tout bonnement réveiller Hamlet et Ophélie qui dorment de leur bon sommeil dans les tiroirs de M. Giniaty ?

— En scène pour le 5, rugit l'avertisseur ! M. Mévisto, est-ce qu'on peut lever ?

— Mon portier ! Arrêté en si bon chemin, quand j'allais peut-être savoir... Me voilà forcé de faire le pied de grue à la sortie des artistes, comme l'amoureux de l'ingénieur.

Par bonheur, l'acte est court. Mévisto reparait, mais il faut le refaire. Cet ouvrier de l'art est décidément un timide. Ce premier de l'interview me décèle des pudeurs inhabituelles. Tout de suite, le régime :

— Encore vous ! Parlons d'autre chose, hein ? en copains... Après tout, j'ai combattu à ma place, et plus ni mieux que les camarades. D'ailleurs, il y a seize ans que je n'en avais tant dit !

— Comme dit Monsieur Lepic dans « Poil de Carotte » !

— Bast ! Il faut bien que le théâtre serve à quelque chose.

Mais je me rassure. Je sais maintenant comment le remettre en route :

— Je suis ravi d'avoir l'occasion d'établir qu'il n'y a rien entre Antoine et vous, que votre vieille sympathie, votre fraternité d'artistes n'ont pas souffert et que votre ancienne affection est toujours aussi vive, malheureusement un peu chatochère derrière les portières et dans les coins de foyers... Voilà donc Antoine à l'Odéon, par la volonté de Briand.

— Mais le peuple ouvrier, mais les travailleurs que Briand a publiés, certainement pas, au matin clair où il sera enfin délivré du cauchemar de la Séparation, — ils auront eux aussi leur théâtre, le « Théâtre pour Tous » comme vous l'appellez dans un projet que j'ai lu l'autrefois.

— Mon portier ! s'exclame Mévisto ! Mais il y a eu, depuis, celui de mon ami Sainte-Croix, le projet de « Théâtre Populaire » rapporté au Conseil municipal de Paris par le citoyen Turot au Conseil municipal de Paris.

— Je suis le sais. C'est leur projet qui est maintenant devenu officiel. Mais Sainte-Croix et Turot, qui sont de braves hommes, n'ont pas oublié comme vous votre « Théâtre pour Tous ». Le projet de Turot n'a pu entrer dans la réalité des exécutions. N'allez-vous pas enfin arrêter votre baraque errante et réclamer le périlleux honneur d'être un des ouvriers de cette nouvelle entreprise ?

— Moi, hughétovier ! Moi, fonctionnaire !

Vous finissez. Bien, sûrement, je ne soupçonne pas Mévisto de chercher une « place ». Il gagnerait d'ailleurs plus d'argent à promener des fourrées en province comme un mercenaire. Mais il n'a pas dit cela. On a parlé de Mévisto pour être du fameux Théâtre Populaire. En son être. Je cite mes références, et il entre enfin dans la voie des aveux :

— Oh bien oui ! Je sais que des amis ont dit que j'étais employé. On n'a pas impunément frisé les routes... Si beaucoup de mes illusions sont restées accrochées aux ronces de chemin, une conviction a résisté à toutes les épaves : je crois la vraie œuvre nécessaire, plus pure, plus manifeste de l'art, et mon expérience de vieux globe-trotter m'a fait que me confirmer dans cette opinion.

« Tout est à faire dans cet ordre d'idées, dit-il encore à bâbord. Il faut d'abord pour sauver le Peuple d'un côté, supprimer l'intermédiaire, le mercenaire, qui l'éloigne et le sépare de nous.

« Dès qu'il pourra être en contact direct avec ses frères, qu'il ne sera plus la proie des trafiquants du Théâtre, le Peuple viendra à nous. Et je vous réponds que son éducation sera bientôt faite.

« Le voilà parti, cette fois. Vibrant et enthousiaste, Mévisto me détaille ses aspirations, ses projets. Il met au service de son « Théâtre pour Tous » toutes les ressources d'un cerveau très mené et d'un savoir très étendu.

Il parle longtemps. Et c'est à mon tour d'être employé.

Mévisto me quitte, tout enfilé, encore tout plein de son rêve :

— Au moins, toute cette dernière partie de notre conversation, me recommandez-vous, et en passant, c'est entre nous, hein ? Rien dans votre journal, surtout.

— Pensez-y !

MATRICE MONIER.

qui aient intérêt à la défigurer. Ce fut pour moi une grosse peine quand je le quittai. Et, qui elle fit parler d'elle notre vaillante troupe d'amateurs, Antoine, l'employé du Gaz Parisien, Mévisto, le courrier de la Maison Hachette, et les autres, des comédiens, des cabotins, des basochiens. Mais vous, avais des charges, et je ne suis pas au Cas-Congest, il faut bien vivre. Je changeais mes Joyeux à la « Scène ».

— E vous jouez presque en même temps « Maza » et « Gismonda » chez Sarah Bernhardt.

— Je donnais la pantomime à Montmartré.

— Et vous créez, à l'« Œuvre », la « Gloche Égoulie », d'Hauptmann, et « Au-delà des Fées », de Bjornstern.

— Mais en tournée un peu partout.

— Et indépendamment de votre rôle dans l'ensemble, vous êtes, dans ces tournées, obligé de se soucier de faire, au post-levé, toute l'éducation artistique de ses excellents. Ces amateurs pénibles de votre existence d'artiste, que vous énumérez avec une pointe un peu dédaigneuse, sont vos meilleurs élèves. Ce sont eux qui ont le plus grand intérêt à ce que vous fassiez, dans ces tournées, un bon théâtre, un théâtre qui ne soit pas un théâtre de spectacle, un théâtre qui ne soit pas un théâtre de spectacle, un théâtre qui ne soit pas un théâtre de spectacle.

— Vous voyez, je suis ma veste. Ces animaux-là ne se soucient pas, à Lyon, de la fleur blanche. Une veste si bien colorée !

— Un bon diable est sur ses pieds. Et il m'apparaît dans son costume de « Chemineau », maillot de corps et large pantalon de velours défranché.

Mévisto est un homme de quarante ans environ, grand, sveltes et très vigoureux. Malgré l'enjouement des paroles, son visage

reste généralement grave et presque dur. Pourtant le teint très clair et rosé semble éveiller une herosité saxonne ; et le cheveu blond se rarifie sur le sommet de la tête, le visage aux traits marqués, aux lèvres un peu épaissies, accuse la bonté, l'énergie et la sensibilité. — et des yeux bleus très vifs déclarent d'un regard qui déballe l'observateur passionné.

J'explique mon invasion :

— M. Mévisto, vous êtes à Lille pour quelques jours, je profite de l'occasion pour venir vous parler théâtre, et surtout théâtre populaire. Ne m'intriguez pas avant d'avoir entendu tout ce que je veux vous dire.

— Antoine, votre vieux camarade, votre frère d'armes, que Briand vient d'appeler à la direction du second Théâtre Français, s'est fait interviewer de ce et de là par un tas de gens. Même il a publié, en un sensationnel premier-Paris, la traditionnelle « Lettre au Public et à MM. les Abonnés », par laquelle tout nouveau directeur inaugure son entrée en fonctions.

« Il n'est pas jusqu'à Gémier, — qu'on appelle votre élève, — qui n'ait éprouvé le besoin de se faire imprimer tout ça, n'est-ce pas ? »

— Antoine, avec qui vous fîtes la révolution, Gémier à qui vous montrâtes à dresser des barricades, ont complaisamment vidé tout leur sac à projets dans les feuilles publiques.

Mévisto ne peut, à cet instant, dissimuler un geste d'ennui. Je persiste :

— Ne prenez pas cet air féroce. Je n'ai pas fini. Antoine, dont vous fîtes le pendant, Antoine qui fut votre honneur, si José dire, aux temps héroïques de la fondation du Théâtre-Libre, et Gémier, votre disciple à tous deux, ont maintenant pignon sur rue. Ils me font un peu l'effet de ces anciens communaux que la troisième République appela au Ministère.

« Cependant, vous promenez à travers la France votre fierté de révolutionnaire impénitent. A Paris, la brèche étant faite, par où sont passés vos compagnons et vos cadets, vous vous précipitez à la conquête de la province. Hier à Lyon, à Lille aujourd'hui, où serez-vous demain ? Cette existence vous séduirait-elle au point que vous ne cherchiez pas à vous fixer ? Ou bien êtes-vous vraiment le serviteur, le serviteur, que certains prétendent, ayant les milieux d'intrigues, abhorrent les démarches insistantes et, comme on dit au théâtre, restant volontiers au loin quand tant d'autres se pressent à la face ? »

Un silence, peut-être embarrassé, accueille ma harangue. Je suis abîmé trop loin, me souviens, et Mévisto qui voit où je veux en venir, essaye de répondre à côté :

— Ah ! notre Théâtre Libre, dit-il, tout songeur et un peu triste. « J'ai toujours rêvé d'en écrire un jour l'histoire... mais la vraie histoire, des celle que d'autres ont racontée.

## DEPECHEES

### Par Services Spéciaux

# La Révolte cléricale

## L'impopularité du pape

(D'un correspondant du Vatican)

Rome, 31 décembre. — Cette année, le pape n'a reçu que les membres du Sacré-Collège, venus pour lui offrir les souhaits de Noël et de l'An. La profusion de l'excuse tantôt que Léon XIII avait bien voulu de la recevoir en ces jours surtout. C'était une occasion pour le pape de dire quelque parole aimable, courtoise, à chaque prêtre, cela n'engageait à rien et le monde s'en allait content. L'excuse dont Pie X a frappé la procédure romaine donne lieu à des critiques que je n'oserais pas répéter, ici ; en tous les cas, je dirai que le Pape, si acclamé, si bien accueilli au début de son pontificat, perd chaque jour du terrain, et si nous continuons de la sorte, les Romains, laïques et ecclésiastiques, seront les premiers à l'accuser et à lui faire opposition.

La curie romaine est une puissance avec laquelle le Pape doit compter sérieusement. C'est elle qui crée les situations et défait ou fait les réputations. Pie X a sans doute voulu comprendre cela ; il est toujours resté patriarcal de Venise, où il agissait à son gré et commandait en autocrate son petit clergé diocésain.

Élevé à la dignité suprême de chef de l'Église, au lieu d'avoir l'ouvrage d'un pape, il a conservé celle d'un petit patriarche. Ce n'est pas suffisant, spécialement à Rome, où l'on est encore imbu de idées grandioses, où le Pape doit être un souverain et non pas un pauvre petit évêque, occupant des détails du ménage comme un curé de campagne.

Et puis, l'on trouve ce pape trop pleurnicheur. En recevant les cardinaux, il a cru opportun de répéter ce que tout le monde savait : que les affaires de France l'inquiétaient, qu'il avait confiance, qu'il comprenait cela ; il est toujours resté patriarcal de Venise, où il agissait à son gré et commandait en autocrate son petit clergé diocésain.

Élevé à la dignité suprême de chef de l'Église, au lieu d'avoir l'ouvrage d'un pape, il a conservé celle d'un petit patriarche. Ce n'est pas suffisant, spécialement à Rome, où l'on est encore imbu de idées grandioses, où le Pape doit être un souverain et non pas un pauvre petit évêque, occupant des détails du ménage comme un curé de campagne.

Et puis, l'on trouve ce pape trop pleurnicheur. En recevant les cardinaux, il a cru opportun de répéter ce que tout le monde savait : que les affaires de France l'inquiétaient, qu'il avait confiance, qu'il comprenait cela ; il est toujours resté patriarcal de Venise, où il agissait à son gré et commandait en autocrate son petit clergé diocésain.

Élevé à la dignité suprême de chef de l'Église, au lieu d'avoir l'ouvrage d'un pape, il a conservé celle d'un petit patriarche. Ce n'est pas suffisant, spécialement à Rome, où l'on est encore imbu de idées grandioses, où le Pape doit être un souverain et non pas un pauvre petit évêque, occupant des détails du ménage comme un curé de campagne.

Et puis, l'on trouve ce pape trop pleurnicheur. En recevant les cardinaux, il a cru opportun de répéter ce que tout le monde savait : que les affaires de France l'inquiétaient, qu'il avait confiance, qu'il comprenait cela ; il est toujours resté patriarcal de Venise, où il agissait à son gré et commandait en autocrate son petit clergé diocésain.

## Sabre et goupillon

Grave incident à Bourges. — Un lieutenant-colonel traite les ministres de voleurs et d'assassins.

On lit dans l'Action :

« Voici, un grave incident qui démontre la singulière mentalité de certains chefs de l'armée de la troisième République.

Il y a quelques jours, pendant que l'on célébrait les mariages militaires à Bourges, à la tête de leur pays, plusieurs officiers du 95e régiment d'infanterie à Bourges, causaient ensemble dans la cour du quartier Condé.

« Un d'eux, très connu pour ses opinions ultra-cléricales, le capitaine Hennin, dit Villermont, paraissait plus excité encore qu'à l'ordinaire. Il gesticulait comme un diable et tonnait contre la loi infâme. Vint à passer le colonel Noël commandant le régiment. En chef prudent qui n'aime point ces « affaires », il pria le capitaine de se calmer, mais à peine avait-il fait cette recommandation, qu'un officier supérieur, le lieutenant-colonel de Bréban, éleva la voix à son tour et s'écria : « Eh bien ! puisque vous empêchez de Villermont de manifester ses sentiments, vous ne m'empêchez pas, moi de crier bien haut qu'on nous avais un gouvernement de voleurs et d'assassins ! »

« Une vingtaine de soldats, dont la plupart sortaient de la cantine, entendirent distinctement cette phrase prononcée au moment où ils se trouvaient à proximité des officiers. Ils pourraient en témoigner au besoin.

« Nous ignorons si le colonel Noël, comme c'est son devoir, a rendu compte à son chef de droit de cet incident scandaleux, mais nous savons parfaitement qu'aucune punition n'a encore été infligée à l'officier mal embouché qui a tenu ces propos injurieux à l'adresse du gouvernement.

« Ah ! si, le même jour, un simple troupien s'était permis de dire tout haut dans la cour de la caserne Condé : « Mon lieutenant-colonel est une brute et un imbécile », le conseil de discipline du 95e se serait déjà réuni pour l'enverger à Birbi. Mais nous aurons raison quand il est couvert par son chef de corps ?

« Voleurs ! Assassins ! » ce sont là pourtant de bien gros mots dans la bouche d'un homme du monde. M. Clemenceau trouvera

## ECHOS ET NOUVELLES

Dès 1831 à 1850, la production mondiale annuelle de fer n'avait pas dépassé, en moyenne, 20.000 kilogrammes. Dans la période de 1851-1850, elle est de 54.000 kilog. ; en 1851-1855, elle passe à 129.300 ; en 1856-1860 à 201.700 ; en 1861-1865 à 385.000 ; en 1866-1870 à 495.000. En 1881, elle n'était plus que de 155.000 kilog. et en 1890 que de 181.000 kilog. ; mais en 1900 elle a remonté à 389.000 kilog. et atteint 574.000 kilog. en 1905.

Pour l'argent, de 1861 à 1875, la production annuelle n'avait été que de 1.101.150 kilog. en moyenne. Mais à partir de 1876, la découverte de nombreuses mines dans le nord de l'Amérique a augmenté considérablement l'offre d'un métal blanc. Dans la période 1866 à 1870, la production moyenne s'éleva à 1.339.025 kilog. et dans la période 1871 à 1875 à 1.969.425 kilog. en 1870, elle atteint 2.289.779 kilog.